



**Mme. Annie OLLIVAUD, Mme. Colette OLLIVIER,
M. Pierre-René BOADY, M. Claude GERARD,
M. Claude LAMANDE, M. André OLLIVIER,
M. Georges MAHE et M. Roger TANGUY**

Anciens et nouveaux habitants de Méan
Port de Méan – Saint-Nazaire

« Méan sans son port, ce n'est pas Méan ! »

Face au port, une maison située derrière le quai savoure les souvenirs d'antan, quand Méan, aujourd'hui Méan-Penhœt, vivait au rythme de son port. À l'intérieur, une entrevue chaleureuse a lieu entre quelques Méanais. Anciens et nouveaux habitants sont les bienvenus ! M. André Ollivier, ancien président du comité des fêtes de Méan, et son épouse animent cette rencontre. La même convivialité qui les réunissait autrefois autour de l'organisation d'une fête de quartier – « nous travaillions souvent ensembles afin de faire de belles fêtes » –, les réunit aujourd'hui pour témoigner des activités qui ont marqué la vie de Méan et de son port : les chantiers de construction navale, l'aérospatiale, la pêche, la plaisance et... les kermesses !

Mme CORT,
Quelle est l'origine du nom de Méan ?

Mme OLLIVAUD,
Méan en breton, cela veut dire « pierre ». Autrefois, on parlait breton par ici...

M. MAHE,
Je suis le fils d'un ouvrier des chantiers. Mon père a travaillé 11 ans et demi à la ville de Trignac. Les gamins à 11 ans et demi faisaient les 3 x 8 ! Mes parents avaient 10 enfants, 9 filles et 1 gars. Le gars était mon père. Mon grand-père naviguait sur un gros voilier, il transportait un peu de tout ! On sait le nombre de voyages qu'il faisait grâce à la naissance des enfants : neuf mois et trois jours entre chacun ! J'ai aussi travaillé aux Chantiers.
Pour revenir aux liens entre Méan et la Bretagne, il faut savoir que beaucoup de gens de Bretagne sont descendus pour travailler dans l'usine de Trignac ou dans les chantiers...

M. TANGUY,
Moi aussi, je suis breton. Je viens du Finistère. Cela ne fait pas longtemps que je suis venu m'installer ici. Je fais parti de nouveaux arrivants [rires]. C'est pour cela que cette réunion m'intéresse.

M. GERARD,
J'ai même vu écrire Méans, avec un « s » à la fin.

M. OLLIVIER,
J'ai lu dans le livre intitulé *La Marine en Bois du Brivet* que Méan était, à l'origine, un village situé sur un étroit rocher à l'embouchure du Brivet. Le cours du Brivet était renforcé par les marais de la Brière et de Donges. Sa position stratégique à la confluence du Brivet et de l'embouchure de la Loire, et le rôle joué par son pont (attesté dès l'époque féodale) expliquent son importance. Ce dernier permettait que la route qui reliait Nantes, Saint-Nazaire et Guérande, franchisse le Brivet. Détruit pendant la guerre, on aperçoit toujours ses deux arches. Il était très beau !

M. MAHE,

Il avait été détruit volontairement. Quand les Allemands approchaient. C'est là qu'ils l'ont fait sauter. Après, les Allemands ont mis des bouts de ferraille en travers pour l'utiliser.

Ce pont a dû avoir son importance dans le passé quand la Brière et Donges constituaient un archipel d'îles entourées de roseaux. Les gens se déplaçaient en chaland. Ils vivaient de la pêche, de l'exploitation du foin, du roseau et de l'élevage intensif. Mais cette économie herbagère a disparu avec les dessèchements des marais. La Brière a changé avec l'arrivée de l'usine de Trignac. Les ouvriers-paysans ont été embauchés là-bas.

Mme OLLIVAUD,

Il y en a encore aujourd'hui beaucoup de moules parce que je me souviens de la dernière fois que je suis allée faire un tour, on a vu une coquille de moule grande comme ça !

M. GERARD,

Il y a beaucoup de moules en Brière. Elles sont nacrées, bleutées. J'en ai à la maison mais elles ne sont pas comestibles. Les gens les ramassent pour la décoration.

Mme OLLIVAUD,

Pendant la guerre, les Norvégiens qui avaient trop faim, allaient chercher là-bas les moules pour les manger. Les Anglais ont fini par en manger également et cela, même si au début ils n'en voulaient pas !

Mme CORT,

Avez-vous un lien avec les Chantiers Ollivaud ?

Mme OLLIVAUD,

Je suis l'arrière-petite-fille du dernier constructeur de navires en bois de Méan, Émile-Fidèle Ollivaud. Cela fait 30 ans que j'ai quitté les lieux, mine de rien ! Il y a 30 ans que je suis partie d'ici. J'habite à Saint-Nazaire maintenant mais, j'ai toujours gardé un bon souvenir de Méan !

Pour revenir à l'origine du nom de Méan, je me souviens bien des roches de Méan. C'était un avertissement pour les navigateurs. Quand la mer bouillonnait là-bas, c'était qu'elle était sacrément déchaînée au large. Aujourd'hui, elles n'existent plus.

Mme CORT,

Quels souvenirs gardez-vous de Méan ?

Mme OLLIVAUD,

De la vie du quartier, je retiens surtout les fêtes ! Les joutes, elles avaient lieu au printemps ou en été. Il y avait les courses de bateaux à la godille et d'autres qui consistaient à attraper un canard à la nage...

Mme CORT,

Qu'est-ce que c'était la godille ?

Mme OLLIVAUD,

Il s'agissait de faire avancer le bateau avec une seule rame à l'arrière.

M. OLLIVIER,

Il y avait beaucoup de concours qui s'organisaient sur l'eau. J'en peux témoigner puisque j'ai été le président du comité des fêtes de Méan dans les années 1980.

D'ailleurs, je vous présente M. Claude Lamandé, l'ex-champion de France de hors-bord, photos à l'appui ! C'était en 1957 !

Mme OLLIVAUD,

Mes souvenirs remontent un peu plus dans le temps : 1927-1928 !

Mme CORT,
M. Ollivier, êtes-vous originaire de Méan ?

M. OLLIVIER,

Non, je suis venu m'installer ici avec mon épouse pour travailler dans une entreprise sur le bord du Brivet. Elle existe toujours mais elle a changé d'emplacement à plusieurs reprises. Elle est une des plus vieilles de Loire-Atlantique. Son nom a été cependant toujours le même : les Chantiers Baudet. Elle est née en 1857 à l'île Gloriette, à Nantes. Elle a ensuite déménagé à Paimbœuf, avant-port de Nantes à l'époque, pour venir s'installer par la suite sur Saint-Nazaire. Ils étaient spécialisés dans la construction navale en bois.

À Paimbœuf, elle a mis sur cale des navires importants. Après le déclin de la marine à voile, elle s'est installée à Méan en 1978 pour travailler pour les Chantiers Navals et l'aménagement de paquebots tels que : le *France*, le *Normandie* et d'autres paquebots qui sont sortis depuis. Nous avons même travaillé pour le roi d'Arabie Saoudite. C'est une entreprise en menuiserie-ébénisterie, qui employait environ 500 personnes ! Actuellement, elle regroupe environ 130 personnes.

M. LAMANDÉ,

J'ai commencé à travailler en 1948 aux Fonderies de Saint-Nazaire. Après, j'ai travaillé chez Chantal dans le domaine de la plasturgie pour finir à l'Aérospatiale. Autrefois les avions étaient construits en bois... Aujourd'hui, l'Aérospatiale est devenue Airbus !

Comme disait à l'instant M. Ollivier, je suis ex-champion de France de hors-bord. J'ai eu un bateau qui a eu le record du monde de vitesse ! Les bateaux de course, c'est moi qui les fabriquais. C'était du bon travail. Grâce à mon métier, je savais ce qu'il fallait faire !

M. OLLIVIER,

C'était le comité des fêtes de Méan de l'époque qui organisait les courses...

M. LAMANDÉ,

J'ai quelques photos à vous montrer...

Sur celle-ci, on voit le bateau du pharmacien. C'était un bricoleur, un pêcheur et un chasseur...

Il avait un très beau bateau, bien entretenu... C'était un plaisancier hors pair. Quand il vous donnait rendez-vous à 5 h pour partir donner un coup de chalut en Loire, ce n'était pas la peine d'arriver à 5 h 05, il était parti ! Là, il était sérieux.

Regardez sur cette photo, on voit l'ancienne écluse...

Là, il s'agit de la grue des chantiers de Penhoët, appelée la Grand-Mère !

M. GERARD,

Cela doit faire une quinzaine d'années qu'elle a été démolie.

M. OLLIVIER,

Non, cela ne fait pas aussi longtemps que cela. J'ai des articles de presse à ce sujet. Elle a dû être démolie, il y a environ deux ou trois ans.

M. GERARD,

Un peu plus parce que j'étais toujours en activité.

M. LAMANDÉ,

J'ai des photos de comités des fêtes de 1931. Regardez ! Il y avait aussi la course des petits cochons dans l'eau. Les cochons, une fois bien couverts de suie pour que les gars ne puissent pas les attraper, ils étaient mis à l'eau.

Voici mon oncle et mon grand-père sur cette photo qui date de 1930 environ ! On allait souvent pratiquer la pêche au carrelet en Loire.

Mme CORT,

Que pêchiez-vous ?

M. LAMANDÉ,
Des anguilles, des plies, des soles, des mulets et surtout des civelles !

Mme CORT,
À l'époque, y avait-il des pêcheurs professionnels ?

M. LAMANDÉ,
Oui. D'ailleurs, il y en a toujours. Cependant, les bateaux utilisés ne sont plus les mêmes. La mécanique a fait évoluer les choses. Au début, ils mettaient des moteurs de voiture dans les bateaux... des 6 CV Renault de voiture automobile. Les culasses étaient en fonte. Le moteur était refroidi avec l'eau salée. Il faut savoir que l'eau salée avec l'aluminium, cela ne s'arrange pas ! Tandis que l'eau salée et la fonte, c'est plus résistant. Maintenant, la mécanique a drôlement évolué !
Regardez ! Sur cette photo ce ne sont que des plaisanciers. Ils allaient jusqu'aux îles... Ils allaient à l'aviron et à la voile ! Leur plaisir était d'y aller pour pêcher de coquillages. C'était un but de promenade. Ils partaient à mi-marée quand le courant était favorable. Ils étaient tributaires des coefficients de marée. Pour naviguer dans le secteur, il était nécessaire de regarder le fameux calendrier des marées !
Quand ils revenaient de la pêche, ils étaient fatigués et avaient soif. Ils allaient donc aux guinguettes de Méan. Il paraît qu'il y avait des soirées mémorables !
Sur cette photo, ils ont à bord des avirons. Cela c'est ce qu'on appelle la « Dame de Nage ». Ce sont des avirons qui étaient bricolés !

Mme CORT,
L'aviron est-il toujours pratiqué sur le Brivet ?

M. LAMANDÉ,
Tous les bateaux en possèdent un pour des raisons de sécurité. C'est obligatoire ! Les gens s'en servent en cas de panne de moteur...

Mme CORT,
Le port, accueille-t-il toujours des bateaux de pêche et de plaisance ?

M. OLLIVIER,
Oui, c'est bien le cas.

Mme CORT,
La pêche professionnelle est-elle toujours pratiquée sur Méan ?

M. OLLIVIER,
Oui. Le port de Méan accueille toujours des bateaux de pêche. Malheureusement, cette année la pêche aux civelles a eu lieu à Cordemais ! Ici tout était envasé. Il n'y a presque pas eu de civelles. On les comptait sur les doigts de la main tellement il y en a eu peu !

M. LAMANDÉ,
C'est logique que les pêcheurs soient partis à Cordemais. Cette année, comme on n'a pas eu de pluie, on a manqué d'eau douce dans le secteur ! Les civelles, elles cherchent l'eau douce ! Elles viennent de la mer des Sargasses. Portées par le Gulf Stream, elles ne s'alimentent plus à l'approche des côtes. Du fait de l'occlusion de leur tube digestif, elles prennent une forme tubulaire. Au terme de cette transformation physiologique complexe, elles ne s'accommodent plus à la salinité de la mer et remontent les estuaires à la recherche de l'eau douce.
C'est pour cela qu'il y a un ouvrage éclusier sur le Brivet, en amont du port. En hiver, celui-ci permet l'écoulement des eaux pluviales qui se sont accumulées à l'intérieur du marais de la Brière. En revanche, afin d'empêcher l'entrée du flot au moment des marées périodiques, ils ferment ses portes.

Cette année, les portes sont restées fermées. Le manque d'eau douce a empêché les civelles de remonter le Brivet.

M. GERARD,

C'est important de préciser que cet ouvrage éclusier facilite également le nettoyage du Brivet. Cet ouvrage permet d'impulser un mouvement violent à des eaux retenues dans le Brivet et lâchées subitement à marée basse : cela produit alors des effets de chasse pour expulser les vases.

M. LAMANDÉ,

Autrefois, on pêchait les civelles à pied. Tout le monde faisait cela le long des berges. C'était une pêche d'amateur, principalement pratiquée pour nourrir la famille et notamment, pendant la période après-guerre... Il en avait tellement qu'on était obligé de les mettre à engraisser les jardins.

Le plus grave était d'avoir un noyé tous les ans ! Les gens n'étaient pas bien équipés : une paire de bottes et un ciré. C'était le cas de la voisine à côté !

M. GERARD,

C'est vrai que nous avons eu des noyés parmi nos pêcheurs amateurs de civelles...

M. OLLIVIER,

Il y a 35 ans, à mon arrivée à Méan, il y avait environ 22 pêcheurs de civelles sur la petite jetée en face. Nous faisons la queue avec les tamis pour pêcher chacun à notre tour. Souvent, il y avait des bagarres !

Je me souviens d'en avoir mangé tous les soirs. Des fois, nous avions jusqu'à 40 kg de civelles dans notre congélateur.

Les femmes allaient aussi à la pêche aux civelles.

M. GERARD,

Oui ! Elles allaient toutes avec les lampes à pétrole, c'était vraiment le folklore !

M. LAMANDÉ,

Les femmes, à cette époque-là, avaient de grandes culottes !

Mme CORT,

Combien y a-t-il actuellement de pêcheurs professionnels sur Méan ?

M. OLLIVIER,

Il y a seulement deux familles de pêcheurs. L'une possède cinq bateaux et l'autre deux. C'est tout ce qu'il y a comme pêcheurs professionnels !

Et penser que quand je me suis installé ici, il y avait 31 pêcheurs. Depuis, il me semble qu'ils sont 8 au total !

M. OLLIVIER,

La pêche au carrelet est toujours pratiquée dans le secteur.

M. GERARD,

Très peu !

M. LAMANDÉ,

À l'heure de midi, on ne pêche pas parce que c'est l'étale.

M. OLLIVIER,

Quelquefois, il y a 6 carrelets de tendus.

M. GERARD,

Il y a une vingtaine d'années, il y avait bien 20 à 25 carrelets !

Mme CORT,

En ce qui concerne l'aménagement urbain y a-t-il eu des changements ?

M. OLLIVIER

Quand je suis arrivé ici, en 1970, il y avait des baraquements d'oies et le quartier était envahi de rats... C'était vraiment la zone. Je voulais partir...

M. OLLIVIER,

Il faut savoir que Méan avait été totalement bombardé. Le quartier était à refaire. Ma femme a raison quand elle faisait référence à ce que l'on appelle « le bois Marianne » qui va là-bas au bout jusqu'aux garages en bois. Tout le long, il y avait 18 maisons en bois et en dur. Il s'agissait de logements provisoires construits après la guerre. Cependant, ils sont restés plus longtemps que prévu. Elles constituaient un véritable bidonville où il y avait plein de rats.

Méan avait à cette époque une mauvaise réputation. Souvent, il y avait des bagarres entre les pêcheurs... Il ne faisait pas bon à s'aventurer la nuit le long des quais.

Pendant longtemps, les Méanais ont demandé à ce que tout cela change. On s'est battu ensemble, avec le président de l'Amicale des plaisanciers de l'époque afin de tout refaire. Je me souviens d'entendre les personnes âgées de l'époque dire : « c'est fou, ce que vous demandez de faire ! Vous allez mettre en faillite la ville ! ».

Il y avait même eu – je l'ai en photo encore – un panneau qui indiquait combien cela coûtait : 450 MF. Le voisinage nous disait : « Vous allez ruiner tout le monde ! On va payer des impôts... »

Nous nous sommes battus jusqu'à gagner notre cause. Après plusieurs démarches auprès des habitants, la première maison qui a été abattue est celle qui se trouvait juste au bout. C'était celle au père Bujon. Nous étions 25 ou 30 pour démolir la maison avec le maire de Penhoët. Nous avons amené un camion et nous nous sommes mis tous aux pelles !

Ensuite, le travail a été pris en main. Cependant, il a fallu reloger tout le monde, ce n'était pas facile ! Le Père Bujon, c'est lui qu'on a relogé en premier parce qu'il avait 80 ans ! La seule chose que j'aurais voulu récupérer quand on a démolit sa maison, c'est la grande poutre carrée, qui retenait un petit peu sa charpente... c'était un peu noir. C'était une des poutres qui a été utilisée pour le lancement du *France*.

M. MAHE,

Cela me fait penser qu'à l'époque de mes grands-parents, pour tailler la poutre principale des maisons ouvrières, on coupait des troncs d'arbres et on les mettait au carré. C'était incroyable. Le *morta* cela s'appelait. C'était du « bois de fer » comme ils disaient les anciens. D'ailleurs, dans la cheminée, cela tenait mieux que du charbon.

M. OLLIVIER,

Pour revenir sur le projet urbain, nous avons finalement réussi à faire tout raser, reloger les familles et même faire construire des parterres, des garages... Nous avons dû nous battre pour chaque projet. C'était par exemple le cas pour les garages, j'ai les plans : il s'agissait de garages en bois où il était prévu de mettre une seule porte à chacun. On appelait cela des « box à pêcheur ». Mais le pêcheur ne pouvait même pas rentrer une petite barque dans son garage parce qu'il n'y avait qu'une porte !

Nous nous sommes battus de nouveau pour changer cela. Nous avons décidé d'aller à la mairie et de détruire les plans en compagnie de quelques pêcheurs. Pour finir, on a fait des garages avec des portes partout !

C'est vrai qu'on retrouve à ce jour la dynamique qui remonte à une cinquantaine d'années. Par exemple, en ce qui concerne le Comité des fêtes. En 1985, on a repris l'activité festive déjà lancée entre 1931 et 1955. Le comité a duré 8 ans. Il y a eu encore des histoires d'où sa disparition. D'ailleurs, j'étais président du dernier !

C'était des Comités des fêtes qui marchaient. Nous travaillions souvent ensemble afin de faire des belles fêtes : Amicale des plaisanciers, Comité des fêtes et Club de pétanque, « le Méan Pétanque Club ». Ces trois associations arrivaient à faire des fêtes superbes. Nous sommes arrivés à attirer

5 000 personnes en 1986–87 grâce à des projets tels que celui de faire venir à Méan des aéroglistes.
Tout cela donnait de la vie à ce quartier !

Mme OLLIVIER,
Il y avait des fêtes aussi dans le temps !

M. OLLIVIER,
Ah, oui ! De très belles fêtes !

Mme OLLIVAUD,
Il y avait des kermesses et la Fête-Dieu aussi !

M. OLLIVIER,
Oui, mais c'était en dehors du port.

Mme OLLIVAUD,
C'était tout près du port... À mon époque, je me souviens que les gens mettaient des draps ornés de fleurs pour décorer les portes.

Mme CORT,
Combien d'habitants y avait-il à peu près à cette époque ?

M. OLLIVIER,
Ils étaient pas nombreux.

Mme OLLIVAUD,
Avant la guerre, ce n'était qu'un grand village. Tout le monde se connaissait, se donnait un coup de main ou... s'envoyait des vanes !
Nous étions solidaires. À cette époque, Méan était un grand village opposé à celui de Penhoët. Il faut savoir que pendant un moment, il a existé une véritable frontière entre les Méanais et les Penhoëtins. C'était Méan la catholique et Penhoët la rouge.
Quand il y avait les processions de la Fête-Dieu... Il fallait voir les gens de Méan se démener pour décorer la rue ! Cependant, il y avait souvent des gars de Penhoët qui venaient pour la reluquer et pour faire des blagues ! Il fallait voir le lendemain aussi aux Chantiers.. ! Il y avait même de gens qui n'arrivaient pas à monter en grade parce que c'étaient des calotins !

M. OLLIVIER,
On dit que la frontière se trouvait à la rue Émile Combe. Aujourd'hui, il n'y a plus de problème entre les gens de Penhoët et de Méan.

Mme OLLIVAUD,
Méan est devenu un quartier comme les autres. Il y a eu beaucoup de gens qui sont venus d'ailleurs. On construit un peu partout... Pour moi, ce n'est plus Méan mais autre chose. La coupure est très nette. C'est un quartier à reconstituer !

Mme CORT,
Autrefois, y avait-il les commerces nécessaires sur place ?

Mme OLLIVAUD,
Il y avait épicerie, boucherie, charcuterie, une corderie, une forge, ... tout ce qu'il fallait !

M. OLLIVIER,
Il y avait aussi un marché à Penhoët, mais pas à Méan.

Mme OLLIVAUD,

Cependant, ces commerces et petites industries ont fermé peu à peu. Maintenant, si vous cherchez une épicerie à Méan, je ne sais pas où en trouver une !

Il y a encore une boucherie et une boulangerie !

Nous allions également quelque fois à Saint-Nazaire pour se procurer des vêtements ou des choses que nous ne trouvions pas à Méan. C'était tout ! Il ne faut pas oublier que Méan a dépendu de Montoir pendant des siècles. Seulement un beau jour, nous avons appris que Méan appartenait désormais à Saint-Nazaire. Nous avons eu l'impression d'être accaparés. Cela explique notre hostilité vis-à-vis de Saint-Nazaire.

M. GERARD,

Jusqu'en 1865, Méan a appartenu à Montoir.

Mme OLLIVAUD,

Oui parce que la vieille chapelle Saint-Joseph, patron des charpentiers, dépendait de Montoir. C'est quand on a construit la nouvelle église en 1890 que c'est devenu autonome.

Mme CORT,

Comment alliez-vous jusqu'à Saint-Nazaire ?

Mme OLLIVAUD,

Nous n'allions pas souvent parce que c'était loin ! Il fallait faire la route à pied, à bicyclette ou en charrette quand on avait un cheval.

Mme CORT,

Utilisez-vous la voie fluviale pour vous rendre là-bas ?

Mme OLLIVAUD,

Non. Ce n'était pas une voie de communication.

M. GERARD,

On a toujours été tributaire des vents contraires !

Mme OLLIVAUD,

Il fallait faire avec deux courants : celui qui vient de l'Océan et qui remontait la Loire et, celui de la Loire et du Brivet qui essayait de rejoindre l'océan. Cela faisait beaucoup de choses !

M. OLLIVIER,

En parlant de commerces, les estaminets ne manquaient pas sur Penhoët !

M. GERARD,

Il y avait aussi des estaminets à Méan. Leur clientèle était principalement constituée des marins et des ouvriers. Il y en avait un du côté des chantiers Ollivaud.

M. OLLIVIER,

Cependant, Penhoët a battu tous les records ! Je crois qu'il y avait un bistrot tous les 2 m.

Mme OLLIVAUD,

C'était possible parce que les maisons se touchaient.

M. MAHE,

Elles étaient en enfilade.

M. OLLIVIER,

D'ailleurs, je me souviens d'un article de presse du *Courrier de Paimbœuf* qui disait que la Loire-Atlantique était un des départements les plus alcooliques de l'Ouest et, que la ville qui était la plus

alcoolique de cette dernière était Saint-Nazaire. Au sein de cette ville, le quartier le plus alcoolisé était Penhoët et non pas Méan !

Mme OLLIVAUD,

Je me souviens d'un estaminet – je ne sais s'il y en avait d'autres qui faisaient pareil – où, avant l'heure de l'embauche, lorsque les ouvriers arrivaient là-bas, les verres étaient remplis et puis, ils avalaient cela tout d'un coup.

M. OLLIVIER,

Le café du matin était du vin rouge ou blanc !

M. GERARD,

Ou bien, café et cognac. C'était le café colonial !

M. OLLIVIER,

Ils payaient à l'ardoise.

M. BOADY,

Les comptes se faisaient tous les 15 jours, au moment de la paye. Ils étaient payés le 8 et le 23 du mois.

M. GERARD,

Les femmes allaient dans le café pour dire à la patronne : « non, vous n'allez pas prendre toute leur paye, il ne va plus rien rester ! ». C'était terrible !

M. MAHE,

Les anciens incitaient souvent les jeunes à se battre. Parmi les jeunes, ceux qui étaient plus intelligents, montaient sur les toits et lançaient des briques sur les anciens qui allaient à l'infirmerie !

M. OLLIVIER,

Pour en finir sur le vin rouge, je vais vous réciter un petit poème... Écoutez bien, parce que c'est l'histoire de la vigne :

« Pauvre jus de bois tordu,

Toi qui as tant souffert de la pluie et du vent,

Pour faire voir que je t'aime, je t'offre mes appartements,

Vas rejoindre tes nombreux camarades, janvier, février, mars, avril mai-toi ça dans la... ».

Mme OLLIVAUD,

Vous souvenez-vous de la plage ? C'était sur le Brivet, à l'embouchure, du côté de la Société nationale de construction aéronautique du Sud-Ouest à Penhoët (SNCASO). Il y avait un terrain vague à cet endroit-là, qui s'en allait en pente et c'était la plage de Méan.

M. GERARD,

On allait se baigner là.

Mme OLLIVAUD,

Après, c'est devenu un dépôt d'ordures !

M. GERARD,

Ils l'ont remblayé avec toutes ces ordures.

Mme CORT,

L'eau était-elle propre ?

Mme OLLIVAUD,
Beaucoup plus que maintenant !

M. GERARD,
Il y avait moins d'usines...

Mme CORT,
Quelle est l'origine de la SNCASO dont vous venez de parler ?

Mme OLLIVAUD,
C'est un peu par hasard que l'aventure aéronautique a commencé. Aux alentours de 1920 les Chantiers de la Loire connaissent une baisse de charge... L'idée est venue de créer des hydravions. L'alliance de l'eau et de l'air va permettre d'aller de la fabrication du chasseur Gourdou-Leseurre jusqu'à l'Airbus géant A380, un long chemin parcouru sous différentes appellations : SNCASO, Sud-Aviation, SNIAS, Aérospatiale, Airbus...

Mme CORT,
À l'instant vous faisiez allusion aux chantiers navals : Pouvez-vous nous dire des choses sur l'histoire des Chantiers Ollivaud ?

Mme OLLIVAUD,
Il existait des chantiers Ollivaud sur Rozé, ils appartenaient à Pierre Ollivaud. Là-bas, on construisait surtout des chalands et des chaloupes ou *fustereaux* : grandes barques à une ou deux voiles à livardes utilisées pour vendre la motte sur la Loire et même sur l'Océan. L'équipage profitait du reflux du Brivet pour avancer à la perche. C'était un spectacle qui plaisait aux Méanais qui de la berge, les encourageaient en disant :

« Pousse du fond, Briéron,
Y'a pas d'fond !

Pouss' quand mêm' non de non ! »

Concernant les Chantiers Ollivaud de Méan, c'est mon arrière-grand-père, Émile-Fidèle Ollivaud qui, après s'être initié à la construction navale pendant son service militaire effectué dans la Marine, s'est décidé à reprendre le chantier de son cousin Émile-Michel Loumeau. Il l'a agrandi grâce à l'achat de nouveaux terrains à Méan.

Les chantiers Ollivaud construisaient des bateaux en bois à voile : goélettes, trois-mâts... La difficulté de la voile ce qu'elle n'était pas toujours orientable. Cela était une difficulté lorsqu'on sait qu'il fallait faire un important détour pour rejoindre la Loire. Ces navires étaient solides en mer mais... ils avaient besoin d'avoir du vent sous leurs voiles pour avancer. Autrement, ils se faisaient facilement emporter par les courants.

Ils lançaient les bateaux du côté de l'ouvrage éclusier. Cela formait un grand cercle là-bas !

Mme CORT,
Comment s'approvisionnent-ils en bois ?

Mme OLLIVAUD,
Le bois venait d'un peu partout. Il y avait du chêne des forêts de Bretagne mais également du bois exotique qui arrivait par Saint-Nazaire. Il venait d'Amérique et des Indes : du gayak pour faire les poulies, des séquoias pour les mâts... C'est pour cela que mon grand-père, quand le chantier a fermé aux alentours de 1860, avait dit : « je ne peux pas faire autre chose que de travailler dans le bois ! » C'est comme cela qu'ils ont monté une entreprise d'importation et de fabrication en bois. La fermeture des chantiers à Méan coïncide avec l'installation en 1862 des chantiers de l'Écossais Scott sur Penhoët. C'était la marine en fer qui se développait... D'ailleurs, ils ont lancé le premier bateau à roues en 1864. Il s'agissait de l'*Impératrice Eugénie*. Dans ce contexte, il est évident que les chantiers de mon arrière-grand-père ne pouvaient pas résister à la concurrence des chantiers Scott, ni à celle des Chantiers de la Loire qui construisaient des navires à coque en fer.

À l'époque des chantiers Ollivaud, au XIX^e siècle, il y avait également d'autres petits chantiers sur Méan : le Chantier François Mahé et le Chantier Lamort. Les deux ont fermé, comme celui de mon arrière-grand-père, à la fin du siècle.

Mme CORT,
Existe-t-il des traces des Chantiers Ollivaud ?

Mme OLLIVAUD,
Non ! Tout a été complètement démoli. Même la salle à tracer... Je me souviens d'avoir entendu dire dans ma famille que les ouvrières de l'époque ne savaient pas lire un plan. Il a fallu que mon arrière-grand-père leur explique. Lui, il avait eu la chance d'avoir appris à faire cela au service militaire. Cela a été, paraît-il très dur, de faire comprendre aux ouvriers qu'il fallait suivre le plan et non pas aller au « pifomètre ». Il fallait leur apprendre à tracer à l'aide de croquis réalisés dans un bureau de dessin.
Aujourd'hui à la place des chantiers, situés au bout de cette route, il y a une sorte de petit parc en bordure de rivière.
De plus, toutes les archives et sources photographiques ont disparu au moment de la guerre. Ils étaient conservés par la Chambre de commerce et de l'industrie.

Mme CORT,
D'où venait la main d'œuvre ?

Mme OLLIVAUD,
De la Brière, Montoir, Bert... Il semble qu'ils venaient pour la semaine et repartaient le samedi soir. Ils logeaient dans des gargotes.

M. GERARD,
Ils les mettaient toujours en double. C'est la raison pour laquelle ils disaient qu'ils avaient des matelots, je pense ! On mettait toujours, par exemple, un gars qui avait du savoir avec un gars qui n'avait pas fait de dessin ! Je pense que c'est cela qu'on appelait le *matelotage*.

Regardant quelques photos de M. Boady

M. BOADY,
C'est Méan. C'était quand il y avait toutes les maisons au coin de la cale ! 18 maisons au total.

M. OLLIVIER,
Il y en avait en dur et d'autres en bois. Ces 18 maisons avaient été bâties sans permis de construire parce que c'était le domaine du Port Autonome. À ce moment-là, il fallait juste faire une demande.

M. BOADY,
Avant, tous ces terrains appartenaient aux habitants de Méan.
Sur cette autre photo, on voit René Faucheux, un pêcheur professionnel. La maison qu'on voit-là, il s'agit de celle-là qui se trouve dans le coin là-bas... Là, c'est Léon, dit « le Chien rouge » ! Et puis à côté, « Beauté », un gars de Basse-Indre, et le fils Mito. Devant cette maison, c'était le bout de la cale...

Mme CORT,
René Faucheux, était-il votre beau-père ?

M. BOADY,
Non, Auguste Faucheux, son oncle, c'était lui mon beau-père. Je me suis marié avec une de ses filles. Je suis arrivé ici en 1955 ! Le 17 janvier 1955 à 17 h 00 concrètement.. Je suis Bordelais d'origine mais Méanais d'adoption !

Aux Chantiers, je suis rentré le 31 janvier 1955 et j'en suis sorti le 6 avril 1978 – en préretraite – licenciement économique – et ils ont bien fait. Avec 80 % du salaire, on gagnait plus qu'à travailler !

M. GERARD,
Moi, j'ai fait 45 ans là-bas. Je suis rentré en septembre 1957.

M. OLLIVIER,
Moi, j'ai fait 35 ans aux chantiers Baudet !

M. BOADY,
Regardez cette photo. C'est moi, j'étais plus jeune... Là, c'est ma mariée ! Elle avait cinq sœurs. Une d'elles, Augusta Fauchoux, s'est mariée à Gilbert Dubois qui tenait le café ! René Fauchoux avait 6 filles. Il y en avait 5 de mariées, il n'en restait qu'une ! Je n'avais plus le choix.

Mme CORT,
Vos beaux-parents, étaient-ils d'ici ?

M. BOADY.
Oui. Son père était d'Indre et sa mère de Sarzeau. Les 6 filles sont nées ici à Méan.
Le beau-père a travaillé 11 jours aux Chantiers et c'est tout ! Il était à la tôlerie.

Mme CORT,
Il n'était pas pêcheur professionnel ?

M. BOADY,
Oui. Auguste Fauchoux était pêcheur professionnel. C'était le tonton à René.

M. GERARD,
Il habitait derrière. Il avait un petit *Basse-Indrais*. C'est vrai qu'à l'époque, les pêcheurs professionnels n'avaient que des *Basse Indrais* comme bateaux.

M. BOADY,
Moi, j'habite au même endroit !

Mme CORT,
Avez-vous accompagné votre beau-père sur son bateau ?

M. BOADY,
Oui ! Je me souviens d'une fois où nous étions 5 dans le bateau. Arrivés à la première tour, la Tour-Noire, la brume s'est installée. Nous avons été obligés à rester là pendant deux heures !

Mme CORT,
Qu'est-ce que c'est la Tour-Noire ?

M. BOADY,
C'est ainsi qu'elle était appelée par les pêcheurs. Elle s'agissait d'un socle avec un phare dessus qui se trouvait dans le Brivet. C'était une sorte d'alignement. D'ailleurs, le Brivet a été re-calibré quand ils ont fait le pont.

M CORT,
Qu'est-ce que voulez-vous dire exactement ?

M. BOADY,

L'embouchure du Brivet a été déplacé vers le pont. D'ailleurs, celui-ci ne se situe pas seulement sur Méan mais également sur Montoir. Il faut savoir que la rive sud du Brivet fait partie de Saint-Nazaire tandis que la rive nord fait partie de Montoir.

M. OLLIVIER,

C'est-à-dire qu'une moitié du pont de Méan est à Saint-Nazaire et une autre à Montoir. Il a remplacé un petit pont qui avait été bombardé.

M. BOADY,

Regardez cette vieille photo, elle a été prise pendant la guerre à Saint-Nazaire, plus exactement au pont roulant, le pont levant maintenant. Le bateau qu'on voit s'appelait *La Garonne*. Il allait passer l'écluse. Pour un Bordelais, trouver la Garonne à Saint-Nazaire, il faut le faire !

J'ai également le plan de Méan en 1850. Il vient du cadastre ! On voit bien le Brivet tout le long de Méan... Voilà la chapelle, la place, le café des Cars... La cale est en face. Il y avait des maisons tout le long ! Là, c'est la rue où l'on est : Quai du Port...

Visite du port

M. LAMANDÉ,

Vous vous rendez compte de la vase, il ne faut pas tomber dedans !

Le Brivet souffre de l'envasement. Au bout de la cale [en face], il y avait de la vase jusqu'à la hauteur de celle-ci. On a été obligé de faire un épi. L'épi détourne le courant et c'est le courant qui dévase...

M. OLLIVIER,

La passerelle que vous voyez là elle est tolérée mais elle n'est pas réglementaire.

Vous voyez la vieille barge là-bas en aval... C'est un ancien bateau SNSM, « les sauveteurs en mer », peut-être le premier de leur bateau, qui a été construit en 1933. Il a une double coque et il est tout rivé en cuivre.

M. MAHE,

Vous voyez les piquets du côté de Saint-Nazaire [rive droite], ils ont été mis pour retenir la vase... Les choses sont à refaire parce que tout s'écroule. Du côté de Montoir [rive gauche], c'est différent...

Vous vous rendez compte, à Saint-Nazaire, capitale de la construction navale, on n'a même pas été capable d'avoir un port de plaisance !

M. OLLIVIER,

Bon, ce n'est pas seulement un port de plaisance parce qu'il accueille également quelques bateaux de pêche !

M. GERARD,

Les Chantiers Ollivaud se trouvaient là où il y a le grand arbre [au bout du quai]. Il y avait les petites cales de lancement là derrière. Il ne reste plus une trace !

M. OLLIVIER,

Les Chantiers Loumeau étaient installés au début du quai !

M. GERARD,

Le port a bien changé.

M. OLLIVIER,

Le Père Fauchoux prenait des maquereaux là.

Là, c'est la flottille qui appartient à la famille dont on parlait tout à l'heure. Ils ont 5 bateaux de pêche. Ce sont des pêcheurs professionnels. Tout cela est à eux. Les trois bateaux là-bas aussi. Ils ont une belle flottille.

Mme CORT,
Combien y a-t-il de places disponibles dans ce port ?

M. GERARD,
C'est difficile à dire parce que tout le monde n'adhère pas à l'Amicale des plaisanciers. Il y a moins de bateaux qu'il y a eu à une époque. Dans les années 1960, les bateaux se touchaient.

M. MAHE,
La suppression de certains secteurs de pêche n'a pas aidé au développement de ce port. On a malheureusement comblé le banc de sable qui servait autrefois comme frayère à des soles, des plies, des anguilles, des crevettes roses de Loire... Tout cela a été remblayé pour faire des usines. Cette frayère se trouvait là où vous voyez les pylônes du pont. La Loire arrivait là !
Les poissons venaient avec la marée jusqu'à là pour « casser la croûte » !

M. GERARD,
Il y en avait tellement qu'on ne les appréciait plus. Nous étions gavés !

M. MAHE,
Autrefois, le cours du Brivet était un peu plus droit. Au milieu il y avait une tour qui guidait les voiliers. Elle se trouvait à la hauteur du pont à peu près.

Mme CORT,
Pour conclure, pourriez-vous imaginer Méan sans son port ?

M. OLLIVIER,
Non, Méan sans son port, ce n'est pas Méan !